

matrice appropriée provenant de cette région. De toute manière, par rapport aux faucilles transylvaines, les faucilles orientales sont beaucoup moins nombreuses et la plupart appartiennent à l'horizon Uriu-Băleni (BR 1). Le fait que les faucilles de type oriental, associées d'habitude à d'autres objets ayant la même origine se trouvent le plus souvent dans la Moldavie et n'apparaissent que rarement en Valachie n'est pas dépourvu de sens, le rôle principal dans leur diffusion pouvant probablement être attribué aux porteurs de la culture Noua-Sabatinovka.

Les données concernant la position chronologique et la fréquence des différents types et variantes de faucilles à languette, notamment les faucilles à crochet ont été incluses aussi dans deux tableaux particulièrement intéressants (fig. 1, p. 55 et fig. 2, p. 71).

La discontinuité présentée par de nombreux types ou variantes est frappante : leur présence dans une ou plusieurs étapes est suivie d'un « vide » allant sur une ou deux autres étapes après lequel le type respectif est de nouveau présent (voir, par exemple, le type de faucille à languette Uloara 5, présent dans les étapes BR 1–2 et puis BT 2). L'absence de tous les types de faucilles à crochet dans le BR 3 est encore plus surprenante, ceux-ci étant le plus souvent signalés dans les étapes BR 1–2 et, sporadiquement, dans l'étape BT 1. On se pose la question dans quelle mesure cette « discontinuité » est due à des vides réels existants dans la documentation scientifique actuelle, c'est-à-dire comment se reflète-t-elle dans la classification des découvertes, surtout des dépôts, dans les limites strictes d'une seule étape chronologique (T. Bader, *Epoca bronzului în nord-vestul Transilvaniei*, București, 1978, p. 81–108 et pl. 93–94 propose une datation plus souple).

Le cinquième et dernier groupe de « faucilles à patte » est connu dans la littérature de spécialité aussi sous la dénomination de type « Drajna III » donnée par I. Andrieșescu lors de la publication du dépôt de Drajna de Jos, dans lequel ce type est représenté par 69 exemplaires. En ce qui concerne la forme, I. Andrieșescu a remarqué qu'elles sont liées aux faucilles à bouton et respectivement aux faucilles à crochet, remarque se trouvant à la base de la classification des faucilles à patte réalisée par M. Petrescu-Dimbovița, en deux sous-groupes, notamment les « Knopfsichelnbezogene » et les « Hackensichelnbezogene ». Ce type appartient en général au BR 1, étant présent dans la période suivante seulement par quelques exemplaires trouvés dans les grands dépôts-fonderies de la Transylvanie (Spălnaca et Gușterița). En ce qui concerne leur diffusion, des 123 exemplaires connus aujourd'hui, 76 proviennent de la Valachie, 37 de la Dobroudja, 8 de la Transylvanie et 2 de la Moldavie, ce qui prouve que l'origine de ce type de faucilles doit être recherché dans la région du Bas-Danube, probablement dans l'aire du groupe Zimnicea-Plovdiv.

En ce qui concerne la fonction des faucilles, mentionnons que celles de forme archaïque se distinguent difficilement des couteaux, pouvant aussi être utilisées comme tels. De toute manière, par comparaison aux couteaux à lame courbée, elles proviennent d'un certain progrès dans l'agriculture. Il est

à supposer que les faucilles droites, semblables aux couteaux, évoluaient vers les faucilles recourbées pour mieux entourer la gerbe de céréales que le moissonneur tenait de l'autre main. Ce processus a été poursuivi surtout dans le cas des faucilles à bouton. Les faucilles ayant la lame droite ou légèrement rentrante pouvaient être utilisées pour le jardinage. Les faucilles à languette pouvaient être utilisées en dehors du moissonnage du blé, aussi pour le moissonnage des fourrages, le jardinage et la viticulture, le tranchant du couteau servant à la coupeure des drageons et des petites branches, la partie extérieure servant à la coupeure des branches plus vigoureuses. Les faucilles massives pouvaient éventuellement être utilisées même pour le fauchage, ce qui suppose d'ailleurs une liaison avec les faucilles à crochet qui sont les plus proches des faucilles de nos jours.

Nulle preuve n'atteste que les faucilles pourvues de différents signes auraient eu un caractère exclusivement votif (comme les faucilles découvertes dans le sanctuaire de la déesse Arthémis Orthia de Sparte). De même, nous n'avons pas de preuves que les faucilles auraient accompli le rôle d'armes comme les « faucilles-épées » (Sichelschwerter) de l'Orient. D'autre part, on peut admettre que les faucilles d'une certaine forme et dimension ont accompli le rôle d'objet d'échange (argent), selon les suppositions de J. Deshayes ou de W.A. von Brunn.

La dernière partie du volume comprend un index et des registres (p. 161–189), une liste d'analyses portant sur la composition chimique des bronzes, les listes des abréviations bibliographiques, des musées et des collections qui conservent les découvertes étudiées, ainsi qu'un index de localités, extrêmement utile, qui comprend les toponymes roumains actuels, ainsi que ceux hongrois et allemands de certaines localités de la Transylvanie, qui ont pénétré sous cette forme dans la littérature de spécialité de date plus ancienne.

Le livre du professeur Mircea Petrescu-Dimbovița, résultat d'un labeur minutieux est remarquable en premier lieu par la richesse des données, car il offre non seulement une documentation exhaustive sur les faucilles en bronze de Roumanie, mais aussi sur les dépôts de bronzes d'où elles proviennent. De cette manière, le lecteur peut se forger une image fidèle non seulement du contexte dans lequel sont apparues les faucilles en bronze, mais aussi de la métallurgie du bronze dans l'espace carpato-danubio-pontique, en général. Les données minutieusement recueillies et systématisées d'une manière pertinente sont discutées et interprétées à la lumière d'une littérature scientifique extrêmement riche, fait qui témoigne non seulement d'une profonde connaissance des résultats les plus récents de la recherche archéologique roumaine et internationale, mais aussi du respect pour l'œuvre des prédécesseurs. Paru dans une collection internationale de haut prestige, avec d'excellentes conditions d'imprimerie, le livre du professeur Mircea Petrescu-Dimbovița représente un instrument de travail d'une valeur exceptionnelle, qui contribuera sans aucun doute à une meilleure connaissance, sur le plan international, des réalisations de l'école roumaine d'archéologie.

A. László

M. DUŠEK, *Die Thraker im Karpatenbecken*, Verlag B.R. Grüner, Amsterdam, 1978, 191 S., Textabbildungen, 16 Tafeln, 2 Karten.

VALENTIN VASILIEV, *Sciții agatîrși pe teritoriul României* (Die agathyrsischen Skythen auf dem Gebiete Rumäniens), Dacia-Verlag, Cluj-Napoca, 1980, 185 S., 27 Tafeln, Register, deutsche Zusammenfassung.

Von vornherein sei betont, daß diese beiden Bücher, obwohl sie ungefähr zur gleichen Zeit geschrieben wurden, völlig gegensätzliche Standpunkte vertreten. Gemeinsam haben sie nur die Arbeitsmethode : in beiden Fällen haben die Ver-

fasser als Gegenstand die Bestätigung einer *a priori* akzeptierten geschichtlichen These gestützt auf archäologischem Fundmaterial gewählt. Interessant ist schon die Tatsache an sich, daß fast die gleichen Belege zu dem Versuch benutzt wurden

völlig verschiedenartige Behauptungen zu beweisen. Für Dušek sind alle Kulturgruppen des betreffenden Zeitalters im Donaukarpatenraum thrakisch. Vasiliev argumentiert für den ethnisch-skythischen Charakter der Funde aus Siebenbürgen; die übrigen Gruppen gehören nicht in seine Interessensphäre. Es soll aber jede der beiden Arbeiten einzeln dargestellt und gleichzeitig\* besprochen werden.

Als guter Kenner der slowakischen Hallstattzeit weist Dušek bereits in seiner Einführung auf den bedeutenden Raum hin, den die Ergebnisse der „für die Lösung der angedeuteten Fragen“ (d.h. die Präsenz der Thraker im Karpatenbecken) „schwerwiegenden archäologischen Grabungen in der Slowakei“ in seinen Ausführungen einnehmen. Tatsächlich befassen sich die ersten 40 Seiten – etwas mehr als ein Viertel des Buches – mit der Untersuchung der Funde aus der Slowakei. Es scheint immerhin etwas merkwürdig, gerade von der Slowakei, einer von dem als Wohnstätte der thrakischen Volksstämme bekannten Raum ziemlich entfernt liegenden Zone auszugehen, um für eine, wie wir sehen werden, fast unmöglich zu beweisende historische These – die Präsenz der Thraker während des Hallstatts in der Slowakei – zu plädieren. Aber durch dieses Vorgehen enthüllt der Verf. dem Leser seine Denkweise. Für D. ist die Anwesenheit der Thraker in der Slowakei im Späthallstatt eine unumstößliche Tatsache. Die Argumente, die er vor fast 15 Jahren hierfür anlässlich der Veröffentlichung des Friedhofs von Choťín anführte – der Titel der Arbeit: „Thrakisches Grabfeld der Hallstattzeit in Choťín“ (!) war ja an und für sich schon aufschlußreich genug – gelten für endgültig, so daß ihm nichts anderes mehr zu tun übrig bleibt, als diese These nun in einem größeren kulturellen und historischen Zusammenhang – von der Bronzezeit bis ins Latène – zu präsentieren. Man muß jedoch zugeben, daß diese gedrängte, aber gründlich, mit hoher Kompetenz erarbeitete Darstellung der Prähistorie der Slowakei im 2. und 1. Jahrtausend v.u.Z. für den Leser von wirklichem Nutzen ist. Andererseits läßt sie eine Reihe von Inkonsistenzen durchblicken. Für D. sind kulturelle Einflüsse fast immer mit ethnischen Durchdringungen gleichbedeutend. So wird das frühbronzezeitliche Erscheinen der Vesele-Gruppe gedeutet, dann dringen in die Westslowakei die Träger der Aunjetitz-Kultur, in den Osten des Gebietes dagegen diejenigen der Otomani-Kultur ein, unter denen sich – so D. – auch protothrakische Volksgemeinschaften erkennen lassen. Schließlich kamen, abgesehen von verschiedenen kleineren ethnischen Zwischenfällen, im 12. Jh. v.u.Z. die Träger der Gáva-Kultur. Man fragt sich nun folgendes: wenn das gesamte von D. beschriebene Gebiet in dem anderthalb Jahrtausend umspannenden Zeitraum von solchen ethnischen Fluktuationen gesprengt war, die im Grunde genommen vor allem durch die Veränderungen in den Grabsitten und der Keramik belegt sind, – warum sträubt sich dann wohl der Verf. so hartnäckig gegen eine etwaige Präsenz der Skythen in der Späthallstattzeit?

In der Tat wird in den darauffolgenden Kapiteln auf die Anwesenheit und den Einfluß der Skythen wiederholt eingegangen, wobei gleichzeitig Argumente, die manchmal – sogar vom rein archäologisch-kritischen Standpunkt aus – recht überzeugend klingen, gegen die Infiltration des ethnischen skythisch-iranischen Elementes in den gesamten Donaukarpatenraum angeführt werden. Das ist eine Inkonsistenz, die allerdings hervorgehoben werden muß, aber an und für sich wohl keine allzu große Bedeutung hat. Der kritische Leser unterscheidet in Dušeks Buch unschwer die archäologisch beschreibenden Teile und seine berechtigten kritischen Bemerkungen. Zu betonen ist, daß das Vorurteil, das thrakische Ethnos überall – hinter allen archäologischen Funden aus dem hier untersuchten Raum – zu suchen, die Ausführungen nicht wesentlich beeinträchtigt; mit andern Worten, der Verf. übergeht nicht absichtlich Aspekte, die seinen Behauptungen entgegenstehen könnten.

Dann geht D. in ähnlicher Weise auch mit der Situation in Bulgarien, Rumänien, Ungarn, der Ukraine und der Moldauischen SSR vor: auf eine kurze Darstellung der Bronze- und der frühen Hallstattzeit folgt eine ausführliche

Untersuchung der Späthallstattfunde. Bemerkenswert ist, daß vor allem das Schrifttum der 60er Jahre ausgewertet ist, während die in der Mitte und der zweiten Hälfte der 70er Jahre erschienenen Diskussionen hinsichtlich der Chronologie und der horizontalen Stratigraphie der Grabfelder von Ravna und Ferigile dem Verf. nicht bekannt sind; nicht einmal die vor über fünf Jahren erschienene Neubetrachtung der Chronologie des Grabfeldes von Choťín (A. Stoia, *Dacia*, 19, 1975, S. 87 ff.) wird berücksichtigt; auch die Ergebnisse der Forschungen, die in den letzten 15 Jahren in Makedonien und den Nachbargebieten durchgeführt wurden und in hohem Maße zur Revision einer im allgemeinen zu „niedrigen“ Zeitbestimmung geführt haben, werden ignoriert. Daher auch eine sehr niedrige Datierung der meisten Funde, teilweise um mehr als ein Jahrhundert gegenüber der in letzter Zeit vorgeschlagenen (so etwa hätte sich die Drehscheibenkeramik, deren Erscheinen D. in Bulgarien Ende des 6. Jh. v.u.Z. ansetzt, im Karpatenbecken erst im 5. Jh.v.u.Z. verbreitet).

Die Schilderung der eigentlichen archäologischen Situation auf dem Forschungsstand von vor ungefähr zehn Jahren bietet dem Leser ein anschauliches Bild des behandelten Raums. Wie gesagt, geht der Verf. gelegentlich auf die Frage der Skythen in dieser Gegend ein. Für D. gehören die von mir unter der Bezeichnung „Ciumbrud-Gruppe“ zusammengefaßten Funde aus Siebenbürgen kategorisch der bodständigen Bevölkerung an. Die Aklinakai, die Armringe mit konischen Endungen, die dreikantigen Pfeilspitzen, die Spiegel usw. sind entweder Lokalprodukte (vor allem die ersteren drei Kategorien) oder Importe aus den griechischen Städten oder aber auch Nachahmungen. Ferner wird die Spärlichkeit solcher Funde in der Ungarischen Tiefebene im Vergleich zu den Fundbeständen im allgemeinen hervorgehoben. Auch die „Rasseln“, als die kürzlich jene merkwürdigen Fundstücke gedeutet wurden, die viele Forscher bisher als „Baldachinspitzen“ bezeichnet haben und die der Ausrüstung der Schamannen zugeschrieben wurden (vgl. K. Bakay, *Seythian Rattles in the Carpathian Basin and their Eastern Connections*, 1972) hält D. nicht absolut für skythisch, da eigentlich – und hier hat er vollkommen recht – noch nicht für alle Stücke die Chronologie bzw. die Zugehörigkeit zur sogenannten skythischen Periode klar erwiesen sei. Sowohl die Fundvoraussetzungen der bekannten zoomorphen Beschläge (in Hirschform) von Zöldhalompuszta, Gyoma und Tápíószentmárton (die ersteren beiden aus Brandgräbern, der letztere vermutlich in der Nähe eines Wohnungsherdens geborgen) als auch ihre Stilistik (D. geht auf diese Stücke und auf Tierdarstellungen im allgemeinen ausführlich in einem besonderen Abschnitt des Kapitels – S. 135–146 – ein) bilden für den Verf. Argumente für ihre völlige Absetzung von der eigentlichen skythischen Kunst. Diese drei Belege sind für die von D. – zur Unterscheidung von dem ionisch-thrakischen Stil der Funde vom Typ Brezovo, Vraca, Garčinovo, Loveč, Medgidia, Agighiol, Craiova u.a. – als ionisch-skythisch-thrakisch-kleinasiatisch bezeichnete Sphäre am repräsentativsten. Im allgemeinen vertritt er die Ansicht, derzufolge der Stil dieser Schmuckgegenstände sehr verschiedenartig ist und diese in griechischen Werkstätten je nach dem Geschmack der Kundschaft angefertigt wurden, der von Zone zu Zone wechselte. Diese Theorie ist im Prinzip akzeptabel, selbst wenn in manchen (sogar den meisten) Fällen lokale Werkstätten vorausgesetzt werden müssen, die für die Mitglieder der Stammesaristokratie mit wohl ziemlich verschiedenen Geschmacksrichtungen arbeiteten, hinter denen sich jedoch gemeinsame Züge entdecken lassen. Hierauf sind auch die Verwirrungen zurückzuführen, die bei dem Versuch entstehen, diese Paradestücke an bestimmte ethnische Gruppen zu knüpfen, was wohl – wenigstens beim heutigen Stand der Forschung – nicht möglich ist.

Hinsichtlich der Funde aus dem Dnjeestr-Becken schließt sich D. der Meinung von A.I. Meljukova an, derzufolge die gesamte Waldsteppenzone am rechten Ufer des Flusses im 7.–3. Jh. v.u.Z. thrakischen Volksstämmen gehörte, da die Sachkultur derjenigen im Donaukarpatenraum nahe, wenn

nicht sogar identisch war (S. 97). Ähnliche Betrachtungen kommen auch im Zusammenhang mit der podolischen Kulturgruppe zum Ausdruck, deren Ansatz im 6.–5. Jh.v.u.Z. durchaus überzeugend wirkt.

Hier brechen die archäologischen Ausführungen ab, um nach einem Kapitel geschichtlicher Information (S. 102–116) wieder aufgenommen zu werden. Schon aus den ersten Zeilen geht die Methode des Verf. klar hervor: „Wenn es uns aufgrund des bisherigen Standes der Bodenforschung möglich war, die territoriale Verbreitung der Thraker bzw. der nordthrakischen Stämme im Karpatenbecken... zu umgrenzen... ist es nun notwendig, diese Ergebnisse mit historischen Berichten zu konfrontieren...“ (S. 102). Zur Erhärtung der archäologischen Präsenz der Thraker in der Slowakei bereits im 5. Jh. v.u.Z. dient die bekannte Aussage von Strabo (VII, 3,8) über die Ausbreitung der Geto-Daker bis in den Hercynischen Wald. Dem chronologischen Unterschied von etwa 500 Jahren mißt D. keine große Bedeutung bei, da ja die Präsenz der Thraker mit archäologischem Fundmaterial belegt ist, das er vom ethnischen Standpunkt aus den Nordthrakern zugeschrieben hat. In diesem Kapitel ist die Kritik an der Stelle bei Herodot (V, 5) über die Tracht medischer (iranischer) Herkunft der Sigynnen bemerkenswert, die eventuell auf einer Verwechslung mit Volksstämmen aus dem Kaukasus beruhen kann (vgl. auch Strabo, XI, 5, 6).

Das nächste Kapitel – „Auswertung der archäologischen Denkmäler“ – enthält in seinem ersten (umfangreichsten) Teil die ausführliche Untersuchung des von D. nordthrakisch genannten Fundstoffs, nach Kategorien gegliedert. Im zweiten Teil werden die einzelnen „thrakischen“ Kulturgruppen (Dobrina-Ravna, Vraca, Birseşti, Alexandria-Zimnicea, Gogoşu-Gura Padinei, Ferigile, die Moldau-, die Siebenbürgische, die Vekerzug-, die Kuştanovice- und die Gruppe zwischen Pruth und Dnjestr) kurz erwähnt. Der Zweck dieses Kapitels besteht großenteils in dem Beweis, daß fast alle diese Funde thrakischen Ursprungs und das skythische Elemente vernachlässigbar sind. Die archäologische Beweisführung gegen die skythische These ist beachtenswert, weniger überzeugend ist die ethnische Zuordnung der Belege aus diesem Gebiet. Es handelt sich hier um die Methode: der Fundstoff ist ein objektiver Tatbestand, die ethnische Zuordnung ist subjektiv. Die Ablehnung der skythischen Interpretation bedeutet noch nicht den Beweis der thrakischen These. Gewiß steht außer Frage, daß in den Gebieten, in denen thrakische Völkerschaften historisch belegt sind, ein Großteil der Kategorien der Sach- und Geisteskultur diesen angehören muß. Aber ihre Identifizierung von Fall zu Fall ist nur manchmal, und auch dann nur mittels einer völlig getrennten Untersuchung der archäologischen und der geschichtlichen Quellen möglich.

Noch viel ungewisser ist die ethnische Identifizierung der Gruppen im sogenannten Karpatenbecken, die auch die Slowakei mit umfaßt. Ein Versuch, die mannigfaltigen kulturellen Einflüsse, die sich in den verschiedenen Zeitspannen vom Donau-Balkan-Raum her nach Norden und Nordwesten hin bemerkbar gemacht haben, mit thrakischen Bevölkerungswellen zu identifizieren, so wie ihn D. unternimmt läuft Gefahr, in pure Fantasie auszuarten. Wie könnte man wohl sonst die Theorie des Verf. bezeichnen, die besagt, es müsse „mit dem Auftauchen der nordthrakischen Stämme und damit auch mit der Verbreitung ihrer Kultur nördlich der Donau bereits von der zweiten Hälfte des 7.Jh.v.u.Z. an gerechnet werden, im pontischen Gebiet mit dem Karpatenvorland und der Karpatoukraine (mit dem Verbreitungsgebiet der Kuştanovice-Gruppe) im 7./6. Jh.v.u.Z., im siebenbürgisch-transilvanischen Gebiet und im Alföld mit einem Teil des nördlichen Theißgebietes in der zweiten Hälfte des 6.Jh., in der Südwest-, Süd- und Südostslowakei Ende des 6., doch hauptsächlich im 5.–4. Jh.v.u.Z.“ (S. 166–167). Ganz abgesehen von dem Widerspruch, in dem diese Behauptungen zu dem stehen, was D. am Anfang des Buches über die (protothrakische!) Otomani-Kultur oder die (vgl. auch S. 172) Gáva-Kultur oder sogar auf S. 167 sagt, wo von der genetischen Beziehung der nordthrakischen zur Basarabi-Kultur die Rede ist, soll diese sogenannte Wanderung thra-

kischer Volkstämme nach Norden den Tauschhandel zwischen den Skythen und dem Karpatenraum zu Beginn des 5.Jh.(!) abgebrochen haben (S. 168). Es wäre also nach dieser Periode jedweder Kontakt zwischen den Skythen und dem Karpatenbecken unmöglich gewesen (S. 179). Ich bedaure, daß ich diesem Gedankengange nicht zu folgen vermag. Nach der gleichen Methode könnte man wohl genau so gut auch das Gegenteil „beweisen“, nämlich die Infiltration der Skythen in diese Zone, von der übrigens weiter unten bei der Erörterung der Thesen von Vasilev die Rede sein wird.

Beurteilt man Duşeks Buch als Ganzes, so muß man trotz seiner ethnisch-historischen Umhüllung – es ist ja „dem Bulgarischen Volk, Nachfolger der Thraker“ gewidmet! – anerkennen, daß man es mit einer im wesentlichen archäologischen Abhandlung eines Archäologen zu tun hat. Soweit sich die Fragestellung und die Diskussion im Rahmen dieses Fachbereiches hält, ist der Verf. in seinem Element. Als besonderes Verdienst ist ihm anzurechnen, daß sein ethnisch-historisches Vorurteil nicht der objektiven archäologischen Schilderung „Gewalt antut“, sie nicht absichtlich entstellt, um zu den einer vorgefaßten Ansicht entsprechenden Ergebnissen zu gelangen. Die ethnisch-historischen Märchen (es tut mir leid, daß ich keinen passenderen Ausdruck finde) sind von dem meines Erachtens seriösen archäologischen Fonds des Buches ziemlich leicht zu unterscheiden. Selbst wenn man während der Lektüre hin und wieder lächeln muß, läßt das Buch einen letzten Endes doch nicht unbefriedigt.

★

Vasilevs Buch ergibt ein fast entgegengesetztes Bild. Es ist, wie der Verf. selbst im Vorwort sagt, „die erste Synthese mit monographischem Charakter über die skythischen Agathyrsen (sic!), die in das Gebiet Rumäniens eingedrungen sind“ (S.7). Die Methode ist von vornherein klar: was eigentlich erst zu beweisen wäre, was eventuell nach gründlicher Untersuchung der archäologischen Funde zu einer mit großer Vorsicht und Zurückhaltung formulierten Hypothese werden könnte, wird hier als Prämisse vorweggenommen. So behandelt das Buch „die archäologischen und historischen Fragen, die diese, in der ausgehenden ersten Eisenzeit nach Siebenbürgen eingedrungene Enklave iranischen Ursprungs aufwirft“ (S. 7). Gewiß, wären solche Aussagen nur im Vorwort und in den Schlußfolgerungen formuliert worden, so hätten sie den Inhalt des Buches nicht allzustark betroffen. Sie beeinflussen hier jedoch, ja sie bestimmen sogar die Arbeitsmethode. Obwohl es sich in erster Linie um eine archäologische Arbeit handelt, merkt man die Einmischung des erwähnten ethnisch-historischen Vorurteils auf Schritt und Tritt im Verlauf dessen, was eine objektive Darstellung des Fundstoffes hätte sein sollen.

Vasilevs Beweisführung zufolge muß die Fundgruppe vom mittleren Lauf des Mureş – für die ich in einer früheren Arbeit einmal als Bezeichnung den neutral archäologischen Begriff *Ciumbrud-Gruppe* vorgeschlagen habe (MemAntiq. 2, 1970, S. 152 ff) und die V. ständig, „skythische Gruppe“ nennt, da sie als intrusiv „erwiesen“ sei – unbedingt zu der bodenständigen Kultur völlig im Widerspruch gestanden haben, die vom Verf. insbesondere durch die Gräberfelder von Ferigile und Birseşti illustriert wird, und ebenso unbedingt der skythischen Fundgruppe vom mittleren Dnjestr-Lauf analog, manchmal sogar identisch sein. Die Beweisführung dieses Gegensatzes einerseits und jener Ähnlichkeit andererseits durchlaufen wie ein roter Faden alle Kapitel des Buches.

Die Beschreibung der „skythischen“ Gräberfelder in Transilvanien beginnt mit einer Statistik der Funde, von denen, wie gesagt wird, 93 der Ciumbrud-Gruppe angehören; die meisten (zumindest 52) sind Grabfunde, die übrigen Einzelzone, wahrscheinlich aus zerstörten Gräbern stammend. Die Mindestzahl der bisher freigelegten Gräber ist 225, in Wirklichkeit müssen es aber – wenn man die ohne genaue Angaben im älteren Schrifttum erwähnten zerstörten Gräber in Rechnung stellt – viel mehr gewesen sein (V. nimmt eine „mögliche Anzahl“ von über 250 Gräbern an, S. 34).

Hinsichtlich der Topographie der Friedhöfe, der Anlage und des Typs der Gräber ist die Bemerkung interessant, daß der Boden der Gruben in den meisten Fällen 10–25 cm tief lag und zwar in einer Sandschicht, was die Tiefenunterschiede der Gruben im Verhältnis zu der Tiefe der nichtwasserhaltenden Sandschicht unter der Erdoberfläche erklärt. Die Ausnutzung dieser Sandschicht beweise die „offensichtliche Absicht, den Verfall der Gräber möglichst lange hinauszuschieben“ (S. 35). Alle sicheren Gräber sind flach, in einfachen, gewöhnlich rechteckigen Gruben (mit abgerundeten Ecken). In zwei leider unklaren Fällen werden Hügelgräber – in Cipău und Cimpia Turzii – gemeldet, wobei es sich in der letzteren Ortschaft um eine Sekundärbestattung in einem Hügelgrab aus der Frühbronzezeit handelt. Der Verf. zeigt, daß die Bestattungen nördlich des Schwarzen Meers gewöhnlich in Hügelgräbern stattfanden. Er erwähnt auch Flachgräberfelder, die in dem betreffenden Gebiet (am Tiasmin, an der Vorskla und nördlich des Kaukasus am Isti-su) vor allem für die archaische skythische Stufe kennzeichnend sind, aber während der ganzen Epoche bestanden. Ich möchte hinzufügen, daß auch im Raum zwischen dem mittleren Donaulauf und dem Dnjestr mehrere Gruppen von flachen Körpergräberfeldern aus dem Ha C vorkommen: Mezöcsat in Ungarn, Stoicani und Soloneni in der Moldau, um gar nicht von den westbalkanischen und mitteleuropäischen Gegenden zu sprechen, wo Körperbestattungen in Flach- und Hügelgräbern aus dem Ha C und auch aus der darauffolgenden Etappe anzutreffen sind.

Die „skythischen“ Nekropolen in Transilvanien bestehen aus kleinen Gruppen von meist unter 20 Gräbern mit Ausnahme derjenigen von Ciurbrud mit 26 Bestattungen. Im Verhältnis zur Zahl der Erwachsenen ist die der Kinder sehr klein; Der Verf. erklärt dieses mit Hilfe der Andeutungen bei Herodot (IV, 104) und Hippokrates (18–22) über die Entmannung der Skythen und die Sterilität ihrer Frauen infolge des nomadischen Reiterlebens. Die niedrige Zahl der Gräber erklärt er als „das Resultat periodischer Niederlassungen... kriegerischer Halbnomaden und Viehzüchter, immer auf der Suche nach Weideland...; der halbnomadische Charakter der skythischen Enklave in Transilvanien (fährt der Verf. weiter) geht noch prägnanter hervor, wenn man die fast zeitgleiche Nekropolis der bodenständigen Bevölkerung von Ferigile betrachtet, die uns eine deutlich von der Skythengruppe unterscheidbare stabile, seßhafte Bauerngemeinschaft zeigt“ (S. 38). Der Leser erfährt jedoch nicht, wie einerseits das „Halbnomadentum“ der Bestatter in Transilvanien und andererseits das „Bauerntum“ der Träger der Ferigile-Gruppe nachzuweisen wäre. Ohne eine Entdeckung und Untersuchung von Ansiedlungen – in beiden Zonen wissen wir fast gar nichts über die derzeitigen Niederlassungen – kann ich mir nicht vorstellen, wie sich solche Behauptungen beweisen ließen. Soweit etwas über diesen Zeitraum im allgemeinen bekannt ist (ich denke dabei in erster Linie an die Daten aus der Donauebene, der Dobrudscha und der Moldau) war die Lebensweise keinesfalls halbnomadisch; die Viehzucht spielte wohl in vielen Zonen eine ziemlich wichtige Rolle, jedoch innerhalb eines territorial stabilen sozial-ökonomischen Systems. Die Erklärung für die geringe Zahl von Gräbern in dieser Nekropolis wäre m.E. in der für die Gräberfelder der Stammesgemeinschaften typische Struktur in Gruppen zu suchen (die gewiß die gesellschaftliche Struktur der Gemeinschaft, in vielen Fällen ein dualistisches System widerspiegelt). Diese bei den Hügelgräberfeldern leichter zu beobachtende Tatsache ist bei den Flachgräbernekropolen schwerer zu entdecken. Die Hügelgruppen liegen manchmal nahe beieinander (vgl. Ferigile), in andern Fällen jedoch auch kilometerweit voneinander entfernt (wie etwa bei Tigveni-Cepari). Andererseits ist heute bekannt, daß das durch die Untersuchung der Gräberfelder vermittelte Bild die derzeitige demographische Situation nicht objektiv wiedergibt. In Franken z.B. enthalten die Hügelgräber aus Ha C und D ausschließlich Bestattete im Alter zwischen 25 und 45 Jahren; was mit den übrigen Toten der Gemeinschaft geschah, weiß man bisher noch nicht (G. Kossack, *Gräberfelder der Hallstattzeit an Main und fränkischer Saale*, 1970, S. 155). Bei Ferigile wurden in der Mehr-

zahl Gräber von Kindern und Adoleszenten freigelegt (diese Daten müßten jedoch noch andersorts bestätigt werden, um Schlußfolgerungen ethnologischer Ordnung zuzulassen), in Balta Verde, Basarabi und Gogoşu vor allem solche von Erwachsenen usw. Über dieses Thema könnte man sehr lange diskutieren, die hier angeführten Beispiele reichen aber wohl aus, um darauf hinzuweisen, wie viele Unbekannte dieser Forschungsbereich noch birgt.

Der Verf. geht rasch über die anthropologischen Untersuchungen hinweg und beschränkt sich – mit Recht – auf die Bemerkung, daß deren Anzahl klein ist (S. 39). Es müßte aber wohl auch die Ansicht der Anthropologin O. Nekrasov herangezogen werden, die feststellte, daß nur ein einziges der (ca. 15–16) bisher anthropologisch bestimmten Gräber skythische Züge aufweist, während die übrigen den von den bronzezeitlichen Friedhöfen bei der Noua- und der Otomani-Kultur her bekannten lokalen Typ zeigen (Actes II. Congrès internat. Thracologie, Bucarest, 1976, [1980], III, 436 f.). Sollten sich diese Beobachtungen bei einer größeren Anzahl von Gräbern wiederholen, so könnten sich daraus wichtige Schlüsse für den „intrusiven“ Charakter der Träger der Ciurbrud-Kultur ergeben.

Hinsichtlich der Grabsitten wurde zu 95 % Körperbestattung vorgefunden. Die Behauptung, daß in den vorangegangenen Perioden – dem früheren und mittleren Hallstatt – bei der bodenständigen Bevölkerung Brandbestattung vorgeherrscht haben sollte, ist angesichts der Entdeckungen der letzten 10–15 Jahre nicht mehr recht gut aufrechtzuerhalten (vgl. die Skelettgräber von Zimnicea und Meri [Ha A]). Ferner ist zu betonen, daß aus die Grabsitten der Bevölkerung Transilvaniens im Ha A–C nicht bekannt sind (übrigens sind auch im ganzen Donaukarpatenraum die Grabfunde aus jener Zeit selten, und das Gleiche gilt ebenfalls für noch viel ausgedehntere Gebiete in der Latène-Zeit sowohl bei den Kelten im Spät-LT als auch bei den Geto-Dakern im zeitraum ihrer höchsten Entwicklung – 1. Jh. v.u.Z. – 1. Jh.u.Z.). Obwohl die Erklärung hierfür mit bestimmten Grabsitten und religiösen Bräuchen in Zusammenhang gebracht werden muß, bleibt die Tatsache bestehen, daß wir vorläufig kein Recht haben, ein allgemeines Bestehen der Brandbestattungspraxis im Ha C in Transilvanien vorauszusetzen. Vermutlich weiß der Verf. nichts von dem – allerdings bisher unveröffentlichten – vor etwa drei Jahren bei Cristeşti, Jud. Mureş, (nur 700–800 m von der Ciurbrud-Gräbergruppe) freigelegten acht Skelettgräbern, deren Zubehör – schwarze Keramik mit geglätteter Oberfläche – die Züge der vorangehenden Etappe trägt und zumindest für das Gräberfeld von Cristeşti eine Kontinuität mit der vorangegangenen Etappe nahelegen könnte. Was Ha D anbetrifft, besteht offensichtlich das frappanteste distinktive Element der Ciurbrud-Gruppe gerade in diesem fast ausschließlichen Vorherrschen der Körperbestattung – in völligem Gegensatz zu dem südlichen Vorkarpaten und Unterdonaugebiet (mit fast ausschließlicher Brandbestattung) und der Sanislău-Kuştanovice-Gruppe (ebenfalls fast nur mit Brandgräbern), die von V. nicht einmal erwähnt wird. Ich glaube aber nicht, daß diese Kennzeichnung allein für die Ermittlung des Ethnikums einer Kulturgruppe ausreichen kann. Zieht man auch die Grabsitten in Betracht, so wird die Sache viel umständlicher. V.s detaillierte Ausführungen über dieses Thema (S. 42–56) bringen äußerst wertvolle Klarstellungen und Beobachtungen für eine feinere Kennzeichnung der Ciurbrud-Gruppe, aber leider macht sich auch hier das Bestreben fühlbar, die Besonderheiten des Rituals nur soweit zu schildern und zu erörtern, als sie zur Erhärtung seiner These dienen können.

Die Skelette der Ciurbrud-Gruppe sind gewöhnlich gestreckt (ca. 97%), Hocker finden sich nur ausnahmsweise. Sie liegen zu 50 % in NW–SO-, zu 25 % in W–O-Richtung, die restlichen sind anders orientiert. Meiner Ansicht nach kann man die ersteren beiden von V. als verschieden bezeichneten Richtungen, als eine einzige betrachten, wenn man die kleinen Veränderungen der Stelle des Sonnenaufgangs gegenüber der Jahreszeit berücksichtigt, in der der erste Verstorbene in der betreffenden Nekropolis beigesetzt wurde

(da die übrigen Gräber gewöhnlich die Richtung des ersten Grabes – mit sehr geringen Abweichungen – einhalten). Wir haben es also in ca. 75% aller Gräber mit einer vorhergehenden NW–SO–Richtung zu tun, bei der die Kopf-lage zwischen WSW und NNW variiert. V. zitiert Analogien für all diese Eigentümlichkeiten in der Gegend am mittleren Dnjeprlauf, vernachlässigt, jedoch die übrigen Gebiete.

Zu dem für die hier behandelte Gruppe charakteristischen Grabzubehör rechnet der Verf. die Naturfarbstoffe (Arsenrot, absichtlich in die Gruben gestreute Kohlen- und Kreidekörner), das gewöhnlich im S vom Skelett deponierte Fleischopfer und die Anordnung der Beigaben im Grab. Schließlich behandelt V. in gedrängter Form auch die bisher in Transilvanien entdeckten 14 Brandgräber aus jener Zeit, davon sieben in Băița, der einzigen bisher systematisch untersuchten birtuellen Nekropolls (ca. 60% Brandbestattung) in Siebenbürgen. Nur in einem einzigen von all diesen Gräbern waren die Knochen in einer Urne deponiert, in den übrigen lagen sie als kompakter Haufen direkt in der Grube. Für V. besteht das „wesentliche Problem im Zusammenhang mit diesen Gräbern in ihrer kulturell-ethnischen Zuordnung...“ (S. 59) und gewiß untersucht er auch aus diesem Grunde nur jene Friedhöfe in allen Einzelheiten, die er als „skythisch“ ansieht, nicht jedoch auch einige andere in derselben Gegend, die teils einzeln lagen, teils eine Nekropolls bildeten (z.B. Uloara). Diese schreibt er der bodenständigen Bevölkerung zu (S. 59). Die Frage, ob in Transilvanien von einem selbst selten vorkommenden Birtualismus oder einem etwaigen chronologischen Verhältnis zwischen Brand- und Körperbestattung die Rede sein kann, schenkt den Verf. nicht zu beschäftigen. Der Birtualismus im Gräberfeld von Băița wird der Thrakisierung der skythischen Gruppe unter dem Einfluß der bodenständigen Bevölkerung zugeschrieben (S. 60).

Der Rezensent möchte ergänzen, daß viele der bei der Ciunbrud-Gruppe festgestellten Züge auch bei andern Gruppen der östlichen Hälfte Europas (als nur den vom Verfasser ständig erwähnten nördlich des Schwarzen Meers) angetroffene Praktiken darstellen. Die Bestattungssitten zeigen – über einen weiten Raum und im gesamten Hallstatt verfolgt – eine betonte Dynamik und einen häufigen Wechsel von Zone zu Zone und von Etappe zu Etappe. In dem ausgedehnten mittleren und oberen Donaugebiet, wo während der ersten Jahrhunderte des 1. Jahrtausends die Brandbestattung fast ausschließlich vorherrschte, erscheinen schon im ausgehenden Hallstatt B an manchen Stellen Gruppen von Skelettgräbern; an andern bestehen beide Riten nebeneinander fort. Zu betonen ist, daß bisher keine befriedigende Erklärung für den Übergang von einem Ritus zum andern oder für die Bedeutung jedes einzelnen Ritus besteht. Sicher ist nur, daß das Ethnikum bei weitem nicht der einzige Faktor ist, der die Veränderung solcher Erscheinungen bewirkt. Der Zusammenhang mit dem Glauben an das Leben im Jenseits ist ebenfalls offensichtlich, aber welchen Auffassungen die verschiedenen Praktiken entsprechen, ist schwer zu entscheiden. Gegenwärtig ist der Archäologe vor allem mit der Abgrenzung der Zonen mit den verschiedenen Grabsitten, deren chronologischen Beziehungen, der Herauskristallisierung der gemeinsamen Züge einerseits und der partikulären andererseits konfrontiert.

Aber auch die Bestattungssitten helfen uns nicht, allzuviel zur Ermittlung des Ethnikums. Die Beziehung zwischen der Hocker und Strecklage der Toten ist ebenso schwer zu erklären wie die Benutzung der beiden Hauptriten. Es scheint jedoch, daß – zumindest in großen Zügen – Hocker während der Bronzezeit stark vorherrschten, um im Hallstatt durch Bestattungen in gestreckter Lage ersetzt zu werden. Diese allgemeinen Beobachtungen gelten auf jeden Fall für einen großen Teil Südosteuropas (mit Ausnahme der Zonen mit fortgeschrittener Zivilisation, wie etwa Griechenland). Die beschriebene Entwicklung scheint zum großen Teil mit dem Entwicklungsprozeß der primitiven Gesellschaft und dem Durchsatz vergeistigter Auffassungen über das Leben im Jenseits gleichzulaufen. Was die Richtung anbelangt, ist zu bemerken, daß sich für die Lage der Skelette bei der

Ciunbrud-Gruppe in gleichem, ja sogar höheren Maße Analogien in den Gegenden westlich des Donaukarpatenraums als in der nordpontischen Zone finden. Die W–O (einschließlich NW/SW – SO/NO)-Richtung ist zu 88% in Chotín anzutreffen und auch in der Theilbene häufig (einige Beispiele: Szentes-Vekerzug ca. 60%, Tápiószecsze ca. 33% der Gräber mit bekannter Richtung, Szent-Lőrinc ca. 60% u.a.). Auch die Sitte der Beigabe von Farbstoffen, vor allem von rötlichen Substanzen, hat nicht nur im Osten Analogien. Sie ist, allerdings seltener, auch in der Fertile-Gruppe (Tumulus 10 und Gräber 1, 10, 12, 14 und 24 des Flachgräberfeldes) und im Friedhof von Vergina (10.–8.Jh.) in Makedonien belegt, wo eine Vorliebe für die Ablage roter Erde auf dem Boden der Grube besteht (W. Radt, PBF XX, 1 [1974], S. 101). Hinsichtlich des Fleischopfers zeigt eine neuere Studie von E. Moscalu, daß diese Sitte im gesamten Balkanraum weit verbreitet war (Thrace-Dacia, 2, 1971, 23). In dem vorangehenden Hallstatt C ist das Fleischopfer in fast allen Körpergräbern der Mezöcsat-Gruppe in Ostungarn vorzufinden (die Skelette sind meistens gestreckt, Hocker sind seltener, die Richtung ist fast ausschließlich westöstlich). Die Lage der Schumckgegenstände und Waffen in den Ciunbrud-Gräbern ist in den meisten Fällen, in denen der Verstorbene in voller Tracht bestattet wurde, die natürliche. Die Lanze seitlich (vgl. genau dieselbe Anordnung etwa in Balta Verde), der Pfeilköcher links, das Kurzschild oder das Streitmesser am Gürtel usw. Keinesfalls kann von spezifischen ethnischen Merkmalen für die eine oder die andre Gruppe die Rede sein. Wenn V. das Verdienst zusteht, eine Reihe mehr oder weniger vereinzelter Analogien zwischen den Gräbern in Transilvanien und denen nördlich des Schwarzen Meers angegeben zu haben, so übersieht oder übergeht er hingegen die manchmal fundamentalen Unterschiede zwischen der siebenbürgischen Kulturzone und derjenigen am mittleren Dnjepr. Unbestreitbar bleibt die Tatsache bestehen, daß die Gräber nördlich des Schwarzmeers Hügelgräber sind. Daß die Keramik hier viel ärmer ist als in den Ciunbrud-Gräbern, oftmals sogar vollständig fehlt. Daß die Anwesenheit der Trensen und Pferdegeschirrtteile eines der frappantesten Kennzeichen ist, während sich die Gruppe in Siebenbürgen gerade durch die Spärlichkeit des Pferdezubehörs auszeichnet – man geht nicht fehl, wenn man diese Gruppe zu den an Pferdezubehör ärmsten jener in Europa rechnet.

Im Buch folgt nun die zusammenfassende Schilderung der Grabbeigaben – Keramik, Hausgerät, Waffen, Pferdegeschirr, Schmuck, Toilette – und Ziiergegenstände, Darstellungen in der Tierstilkunst (S. 61–124).

Bekanntlich ist die Keramik der Mureş-Gruppe arm an Formen und Dekor. Ich glaube nicht, daß dies eine Besonderheit dieser Gruppe ist. Eher könnte man sagen, daß die Vielseitigkeit und die Reichhaltigkeit der Verzierungen der Fertile-Keramik innerhalb der ziemlich einfarbigen und schwach verzierten Späthallstattkeramik eine Ausnahme bildet. In den Ciunbrud-Gräbern herrschen drei Gefäßformen vor, die in der Regel in den meisten Gräbern vorkommen: ein großes bauchiges Gefäß, eine Schüssel mit eingebogenem Mundrand und ein Täßchen; die übrigen sind Ausnahmen (einige Töpfe, Kannen, eine ausladende Schüssel u.a.). V.s Kriterium für eine typologische Einteilung besteht nicht in den Gefäßprofilen sondern der „Betonung anderer Elemente, wie etwa Knöpfe oder Warzen, deren Anordnung, Kannelüren und Ornamentik“ (S. 62). Abgesehen von der überraschenden Originalität dieser Methode gestattet ihm die Vernachlässigung der Profile, Analogien zu den großen bauchigen Gefäßen nördlich des Schwarzmeers zu finden, ohne noch irgendetwas erklären zu müssen, daß diese Gefäße aus der nordpontischen Gegend ein ganz anderes Profil als diejenigen aus Südosteuropa im allgemeinen aufweisen (sie haben rundere Formen mit kurzem Hals und weiterer Mundöffnung im Gegensatz zu dem im Karpatenbalkanraum vorherrschenden Typ mit gewölbter, häufig bikonischer Unterpartie, langem, abgesetztem Hals und häufig betontem Trichtertrand). Ein einziger vergleichender Blick auf die Tafeln in V.s Buch und in Monographien über Gräberfelder der nordpontischen Gegend ist in dieser Hinsicht vollkommen aufschlußreich.

Gewiß, würde man als Vergleichskriterien die Profile der Gefäße aus gut datierten Fundverbänden, wie etwa denjenigen aus der südlichen Vorkarpatengegend und NO-Bulgarien heranziehen, so hätte man zu einer Reihe zweckdienlicher Bemerkungen auch über die Typen der Mureş-Keramik Gelegenheit. So sind fast alle in der Ciurbrud-Gruppe vorkommenden Gefäße auch in den übrigen Zonen des Donaukarpatenraums vorhanden. Die einzige Form, die Analogien vor allem in östlichen Gegenden findet, ist ein Topfotyp (Variante D 1a bei V.), von dem in den Gräberfeldern von Blaj, Clăpau und Ciurbrud je ein Stück gefunden wurde. In den Schlußfolgerungen aus der Keramik gibt Verf. zu, daß „die Spur des Einflusses des lokalen Hallstatt auf die Keramik der skythischen Gruppe stark ist und dieser bei der Untersuchung der verschiedenen Formen fühlbare Tatbestand natürlich nicht vernachlässigt werden darf. Aber...in der Keramik aus manchen früheren Gräbern (über die Kriterien der chronologischen Gliederung vgl. weiter unten – Anm. d. Rez.) treten einige Formen und Elemente auf...die für die nordpontische skythische Welt spezifisch sind und deren Anwesenheit sich durch den Ursprung der Gruppe erklärt“ (S. 72). Mit anderen Worten – sel hinzugefügt: die Keramik der Ciurbrud-Gruppe weist alle für die Donaukarpatenkultur charakteristischen Züge zusätzlich einer Reihe von vereinzelten fremden Elementen – nicht nur östlichen Ursprungs – auf, so wie eben alle Kulturgruppen im hier behandelten Raum.

Den Gegenständen, die V. als Hausgerät bezeichnet, mißt er weniger Bedeutung bei. Es sei jedoch darauf hingewiesen, daß die Beigabe von Spinnwirteln eine in jener Zeit nicht nur unter den nordpontischen Skythen sondern auch in ganz Südosteuropa weit verbreitete Sitte war.

Als erste Waffenkategorie behandelt V. die Pfeilspitzen. Diese Fundstücke umfassen fast alle im zirkumpontischen Gebiet bekannten Typen. Sie wurden wohl von den Skythen, aber auch von allen andern, diese ausgedehnte Zone bevölkernden Stämmen benutzt. Erinnert sei etwa an die Funde aus Smyrna in Anatolien, wo diejenigen, die die Stadt um 600 v.u.Z. belagerten, wahrscheinlich die Lydier des Alyattes, mit dreieckigen Pfeilspitzen schossen, während die Belagerten zweiflügelige Spitzen benutzten. Abgesehen von der chronologischen Bedeutung der Funde aus Smyrna (vgl. J.M. Cook, BSA, 53–54, 1958–59, S. 23 ff.) liefern sie gleichermaßen auch ein Bild von der Verbreitung dieser Spitzentypen unter den Völkerschaften, die nichts mit den Skythen zu tun hatten. Andererseits wurden, über die Verbreitung der vorzeiten als skythisch bezeichneten Pfeile bis nach Westeuropa, eingehende Abhandlungen veröffentlicht, aus denen klar hervorgeht, daß dieser Typ von fast allen Kriegergruppen in der östlichen Hälfte Europas übernommen wurde und sogar sein in der nordpontischen Gegend angenommener Ursprung in Frage gestellt werden könnte. Diese Pfeile veranschaulichen die Ausbreitung einer Kampftaktik, diejenige der weltgehenden Benutzung des Bogens. Denken wir nur daran, was Thukydides über die Geten an der Unterdonau schrieb, die „Nachbarn der Skythen sind, die gleichen Waffen benutzen und auch berittene Bogenschützen sind“ (II, 96, 1), so wird man verstehen, warum es unmöglich ist, im Donaukarpatenraum – selbst nur hypothetisch – ethnische Unterscheidungen anzustellen, die sich auf die Bewaffnung stützen. Die Tatsache, daß in der Ferigile-Gruppe ein ganz anderer Pfeiltyp auftritt – was V. zur Erhärtung seiner These betont – zeigt höchstens, daß die Krieger in den Vorkarpaten der Vlcea- und Argesgegend – und nur diese – (der betreffende Typ ist eine lokale Erfindung, die von keiner anderen südosteuropäischen Kulturgruppe übernommen wurde) eine ganz besondere Pfeilspitzenart benutzten, und nichts weiter.

Die Akinakes-Dolche bildeten kürzlich den Gegenstand einer Einzeluntersuchung des Verf. (Acta Mus. Nap. 16, 1979, S. 11) und einer polemischen Note (Ebenda 15, 1978, S. 101) im Zusammenhang mit der Arbeit von C. Buzdugan über diese Waffen im späten Hallstatt in Rumänien (Cercetări arheologice MIRS R 4, 1976, S. 239 ff.; vgl. auch Buzdugans Antwort in SCIVA, 31, 1981, 4, S. 623 ff.). V. ist

zu beweisen bestrebt, daß die größte Häufigkeit dieser – übrigens im gesamten Donaukarpatenraum attestierten – Waffen in Siebenbürgen anzutreffen ist, die zweite Häufigkeitszone wäre die Moldau, während sie im Gräberfeld v on Ferigile selten seien. In Wirklichkeit liegen die Dinge aber etwas anders. Die Akinakai aus der Moldau übersteigen momentan zahlenmäßig diejenigen aus Transilvanien (aus der Moldau sind 39 Funde, davon fast die Hälfte aus Gräbern bekannt; von den übrigen, die vereinzelt und zufällig geborgen wurden, kann man höchstens vermuten, daß manche ebenfalls aus Gräbern stammen; es besteht also hier zwischen den Akinakai und den Gräbern jener Zeit ein zahlenmäßiges Verhältnis von fast 1:1). Das zweithäufigste Vorkommen dieser Waffenart ist in Siebenbürgen zu verzeichnen; aus dem eigentlichen Raum der Ciurbrud-Gruppe sind nur 33 Stücke bekannt (die Schwerter aus Braşov, Dobolii de Jos und Firminiş-Sălaj gehören nicht deutlich in den Raum dieser Kulturgruppe). Das Verhältnis Akinakes – Gräber in der mittleren Mureş-Zone beträgt 1:7. Im Raum der Ferigile-Gruppe wurden 12 sichere Funde und ein vermutlicher geborgen. Bezieht man diese Zahl nur auf diejenige der Gräber aus dem 6.–5. Jh. (nicht auf alle Gräber zusammengekommen, wie V. in der Note in Acta Mus. Nap. 15, 1978, S. 102) sowohl aus Ferigile als auch den anderen zeitgleichen Gräberfeldern, so erhält man ein Verhältnis von ca. 1:8 (in der weiter oben zitierten Arbeit hatte V. ein Verhältnis von 1:50 für Ferigile angesetzt). Läßt man jegliches geschichtliche Vorurteil beiseite, so scheint das Bild, das hier hinsichtlich der Verbreitung der Akinakai – einer in der nordpontischen Welt stark verbreiteten Waffe – skizziert wurde, sehr natürlich: je weiter wir nach Westen kommen, um so stärker fällt das Vorkommen der Funde ab; sehr häufig in der Moldau, spärlicher in Siebenbürgen, werden sie immer seltener, vor allem im mittleren Donauraum, aber in gewissem Maße auch im südlichen Karpatenvorland. Es ist dies ein typisches Bild für die Verbreitung einer Waffe vom Mittelpunkt zur Peripherie und ich wüßte nicht, was für ethnische Implikationen das haben könnte. Einen andern Aspekt bilden die Akinakai mit Antennengriff und Antennenendungen in Form von Adlern und Greifen in antithetischer Stellung. Hierzu gehören die Funde aus Devene (NW – Bulgarien), Cepari-Argeş (Tumulus 5), Dobolii de Jos, Găicăna-Bacău sowie andre aus der UdSSR, unter denen das Stück aus dem Kurgan 401 von Žurovka für die Datierung der ganzen Reihe – in der 1. Hälfte des 5. Jh. v.u.Z. – äußerst wichtig ist. In der Ciurbrud-Gruppe fehlt diese Akinakes-Variante. Typisch für die Denkweise des hier rezensierten Verf. ist das, was er über den Akinakes aus Dobolii de Jos, Jud. Covasna, schreibt: „gewiß läßt sich von dieser Grundlage (den von V. skythisch genannten Tierdarstellungen – Anm. d. Rez.) aus die Möglichkeit nicht gänzlich ausschalten, daß es einem Ortsansässigen gehört haben könnte. In Anbetracht des Eindringens einer skythischiranischen Enklave in Transilvanien im Hallstatt D muß man jedoch das Schwert aus Dobolii de Jos in erster Linie mit diesem ethnischkulturellen Aspekt in Verbindung bringen“ (S. 87)!

Bei der Untersuchung der Lockenringe mit konischen Endungen stellt der Verf. fest, daß dieser Typ in der Ciurbrud-Gruppe sehr häufig ist – fast 70 Fundstücke. Leider bringt V. keine Karte mit einer möglichst vollständigen Liste dieser Funde, so daß es schwer festzustellen ist, wie häufig dieser Ringtyp in der nordpontischen Zone ist. Aus dem vom Verf. auf S. 98, Anm. 527 indirekt zitierten Arbeiten geht hervor, daß der Typ außerhalb Transilvaniens ziemlich schwach verbreitet ist (ein Stück wurde auch im Tumulus 10 von Tigveni geborgen) und daß es sich dabei folglich um einen in der Ciurbrud-Kulturgruppe besonders beliebten Typ, sehr wahrscheinlich sogar um eine Schöpfung der Träger dieser Gruppe handelt.

Die kleinen Perlen aus Kaolinbrei, die in zahlreichen Gräbern – gewöhnlich zusammen mit Kaurimuscheln – gefunden und in Form von Ketten am Hals oder im Haar getragen wurden, liefern – so V. – einen der klarsten Beweise für den ethnisch östlichen Charakter der Gräbergruppe in Transilvanien. Selbst wenn die kategorische Behauptung

des Verf., daß solcher Schmuck bei den andern zeitgleichen Kulturgruppen in Rumänien ebenso wie in der illyrischen Welt und im Hallstatt „vollständig fehlt“, sich nicht bestätigen wird (zwei kleine Perlen aus Ferigile etwa — Tumulus 105 und 109 — ,von mir als „Kreideperlen“ bezeichnet, aber aus Kaolinpaste bestehend, wurden nicht untersucht), so bilden diese doch in Anbetracht ihrer Häufigkeit in Transilvanien ein wichtiges Merkmal der Ciunbrud-Gruppe, höchstwahrscheinlich als Resultat des Einflusses einer östlichen Mode, aber nichts weiter. Zu bemerken ist, daß derartige sehr kleine Gegenstände häufig bei früheren Grabungen vernachlässigt wurden (aufschlußreich in diesem Sinne ist nur ihr Vorkommen in systematisch untersuchten Gräbern — Blaj, Ciunbrud, Ozd u.a. — und ihr Fehlen in zufälligen oder älteren Fundbeständen), so daß es also praktisch unmöglich wäre, ein glaubhaftes Bild der tatsächlichen Verbreitung dieser Schmuckgegenstände beim heutigen Forschungsstand zu erhalten.

Die übrigen Schmuckgegenstände bieten kein besonderes Interesse; sie bilden den üblichen Totenzubehör der Ha D-Funde in einer sehr ausgedehnten Zone: Glas-, Bernstein- und Eisenperlen, Bronzespiralen (*saltaleoni*), Haarnadeln und Bronzearmringe. Bemerkenswert ist der Bronzeturques aus Ciunbrud, der je eine Replik in einem Grab von Cimbala (Jud. Bacău) und im Tumulus 105 von Ferigile hat. Er konnte um das Jahr 600 v.u.Z. angesetzt werden und bietet einen Anhaltspunkt für die Chronologie der übrigen erwähnten Gräber.

Die 13 Schmuckstücke aus Edelmetall gehören fast jedes einem andern Typ an (fünf Lockenringe, zwei Elektronohrhänge mit konischer Endung, eine Perle, zwei Beschläge und eine kalottenförmige Phalere). Beachtung verdient die Spärlichkeit solcher Gegenstände, die übrigens im ganzen derzeitigen Donaukarpatenraum festgestellt wurde. Die Ohrgehänge mit konischer Endung aus Băița gehören zur Variante eines Typs mit weiter Verbreitung im mittleren Donaugebiet (Chotín, Szentes-Vekerzug, Sanislău usw.; ein aus Bronze gefertigtes Stück ist aus Tumulus 95 von Ferigile bekannt), der im allgemeinen von der 2. Hälfte des 6. Jh.v.u.Z. an datiert wird. Auch die übrigen Edelmetallfunde haben Analoga, vor allem im mittleren Donaugebiet.

Die Chronologie der Ciunbrud-Gruppe bildet den Gegenstand des darauffolgenden Kapitels (S. 125—133). Für den Verf. handelt es sich hier in erster Linie darum, die „Infiltration“ der Gruppe in Siebenbürgen zeitlich festzulegen. Besprochen wird das Aufhören der Bewohnung der Burgen aus dem frühen Hallstatt und das Verschwinden der Bronzehorte seit Ha C. Als direkte Belege für die Datierung wird das Fortdauern alter lokaler Elemente (kannelierte Keramik in manchen „frühen Skythengräbern in Transilvanien“, von („ausgearteten“) Brillenfibern herangezogen, ferner die Tatsache, daß Bestattungen in einfachen Gräbern vor allem für die frühen Skythengruppen nördlich des Schwarzmeeres und des Kaukasus kennzeichnend sind. Sogar das Fehlen der Pferdegräber und der Ritualtötung, charakteristische Züge der skythischen Prunkgräber, dienen infolge der Tatsache, daß sie in Südrubland später — im Laufe des 6. Jh.v.u.Z. — auftauchen, als „Argument“ für das „Alter“ der Gruppe in Transilvanien. Zu diesen Beweismitteln kommt ferner die vom Verf. so bezeichnete „Frequenz der für die archaische skythische Epoche charakteristischen Beigabenkategorien, etwa Gefäße ohne Warzen, Miniaturgefäße, archaische Pfeilspitzenarten und Akinakes-Dolche, Lockenringe mit konischen Endungen, Kaolinperlen, Kaurimuscheln, Pferdezubehör, Nomadenspiegel und schließlich der archaische Stil der Tierdarstellungskunst“ hinzu (S. 129). Das Fehlen romischer Pfeile in Transilvanien zeigt — V. zufolge — ,daß das „Eindringen“ der Gruppe nicht vor 600 v.u.Z. stattgefunden hat. Herodots Erzählung (I, 106; IV, 1, 3—4), wonach die Rückkehr der Skythen in das nordpontische Gebiet nach ihrer Niederlage seitens der Meder unter Cyaxares um das Jahr 600 v.u.Z. zu Unruhen und Kämpfen mit den hier verbliebenen Skythen geführt hätte, veranlaßt V. zu der Schlußfolgerung, daß sich eine Gruppe nach Transilvanien

gewandt und dort angesiedelt habe. Anschließend heißt es: „der Ansatz des Beginns der Gruppe führt also zum Gewinn eines festen Punktes für die absolute Chronologie“ (unterstrichen v. Rez.) (S. 131). Infolgedessen habe „die Infiltration dieser Gruppe Anfang des 6. Jh.v.u.Z. stattgefunden“, und um die Mitte des 5. Jh.v.u.Z. „befanden sich die Reste der Gruppe in einem fortgeschrittenen Stadium der Thrakisierung bzw. ihrer Assimilation seitens der bodenständigen thrakischdakischen Bevölkerung“ (S. 133).

Der Rezensent fragt sich jedoch, wie überzeugend diese Beweisführung sein kann, die vorgibt, einen „festen Punkt“ für die absolute Zeitstellung gewonnen zu haben? Das Aufhören der Niederlage von Bronzehorten ist eine Erscheinung, die vom Hallstatt C an im gesamten Donaukarpatengebiet, ja sogar über einen noch größeren Raum in Südosteuropa zu beobachten ist. Andererseits werden die Ansiedlungen vor allem zu Zufluchtsstätten und das Alltagsleben spielt sich in ihrer Umgebung ab. Das ist ein Tatbestand, der mit wenigen Ausnahmen bis zum Aufblühen der oppidanen gotadakischen Zivilisation im 2. Jh.v.u.Z. andauerte. Das Fehlen jeglicher Art von Niederlassungen aus jener Zeit in Transilvanien ist höchst wahrscheinlich auf eine Lücke in der Forschung zurückzuführen. Man sollte nicht vergessen, daß bis vor 15 Jahren in der Moldau keine einzige Burg aus dem späten Hallstatt bekannt war; heute kennt man ein Dutzend. Das Fehlen von spezifisch skythischen Grabsittenelementen in Transilvanien kann kein Argument für eine Chronologie bilden; es kann höchstens von neuem den Kontrast zwischen dem Gepräge dieser Gruppe und der nordpontischen skythischen Kultur im allgemeinen hervorheben. Auffallend ist, daß der Verf. keine vergleichende Betrachtung der verschiedenen geschlossenen Fundverbände zu unternehmen versucht, deren relative zeitliche Einstufung in manchen Fällen möglich wäre. Meines Erachtens sind ebenso wie in Ciunbrud auch in Cipău und Tirgu-Mureş Elemente vorhanden, die verglichen mit den Fundbeständen aus der Gegend von Ferigile, Balta Verde/Gogoşu und dem südwestbalkanischen Gebiet, auf des Bestehen der betreffenden Gräberfelder schon seit der 2. Hälfte des 7. Jh.v.u.Z. hinweisen (bei Gimbaş läßt sich sogar ein noch früheres Datum voraussetzen — falls die betreffende Fibel mit Sicherheit aus einem Grab herrührt!). Außer den paar Fibeln, dem Turques und einigen Trentensteinen aus Cipău würden auch manche Keramikformen für den Ansatz einigen Gräber im 7. Jh. sprechen: Profile und Formen bauchiger Gefäße ähnlich denen der Ferigile-Süd-Stufe wurden in Cipău, Blaj und vor allem aus den kürzlich freigelegten Gräbern von Cristeşti zutage gefördert. Wichtig wäre also festzustellen, welche die frühesten Gräber innerhalb der Ciunbrud-Gruppe sind und in welchem Maße die Datierungskriterien begründet sind. Nach der Revision der Chronologie des Ferigile-Gräberfeldes äußerte ich die Ansicht, daß die meisten Gräber vom Ciunbrud-Typ pauschal in den Zeitraum 650—550 v.u.Z. gehören (Dacia 21, 1977, S. 81 ff.). V. zieht diese Studie nicht heran, betrachtet sich also von einer Stellungnahme *pro* oder *contra* hierzu absolviert. Ich möchte darauf hinweisen, daß die chronologische Erörterung des wichtigen Friedhofs von Ferigile sich auf ein ziemlich umfassendes vergleichendes Studium der Funde aus Südostoltenien und den zentral- und süd-balkanischen Gebieten stützt, wobei auch die verschiedenen Möglichkeiten einer Verknüpfung mit anderen chronologischen Systemen — dem helladischen, dem südostalpinen und dem nordpontischen — in Betracht gezogen wurden. Es sei keineswegs behauptet, daß keine Einsprüche oder — vielleicht sogar wichtige — Ergänzungen in diesem Zusammenhang möglich wären. Eine Umgehung dieser Methode jedoch kann nichts anderes als eine übertriebene Vereinfachung der Frage der Chronologie bzw. die Vernachlässigung der wesentlichen Datierungsprobleme und inbegriffen eine Verzerrung der kulturell-historischen oder ethnisch-historischen Auslegungen zur Folge haben, die aus einer objektiven, genauen Untersuchung des Fundbestandes hervorgehen könnten. Was die Ciunbrud-Gruppe anbelangt, lassen die bisher vorliegenden Daten die Annahme zu, daß sie im Laufe der 2. Hälfte